

différents orateurs de l'assemblée de la *Société Biblique* et de l'*Evangelical Alliance*.

M. Lusignan, avocat de St. Hyacinthe, vient d'être nommé secrétaire particulier du ministre de la justice

M. Harper, ministériel, est élu pour la Chambre de Québec, contre M. Lebouthillier.

T. S. Sanborn, écrivain, Juge de la Cour Supérieure, pour le district de Sherbrooke, vient d'être nommé à la Cour d'Appel, en remplacement de Son Hon. le juge Badgley.

Le juge Loranger est nommé juge de la Cour d'Appel ad hoc.

Trois juges, siégeant à Ontario, viennent de déclarer qu'il suffit que la corruption électorale ait été exercée par un agent du candidat, même hors de sa connaissance, pour que l'élection soit annulée.

BIBLIOGRAPHIE.

DEVOIRS GRAMMATICAUX gradués en rapport avec la grammaire de Lhomond, etc., par Jean-Baptiste Cloutier, de l'Ecole-Normale Laval de Québec, pp. 100.

Ce petit livre pourra être d'une grande utilité aux instituteurs et aux jeunes élèves : aux instituteurs, en simplifiant leur travail ; aux élèves, en les habituant à une bonne méthode et en leur présentant toutes les règles sous une forme claire et précise.

M. Cloutier est un homme de mérite, consciencieux, laborieux, dévoué à la rude et trop ingrate tâche du professorat. Reconnaissons hautement les services qu'il rend à la cause de l'éducation.

LA REVUE CANADIENNE.—Cette deuxième livraison de la onzième année de la *Revue Canadienne* offre au lecteur encore plus de variété que les années précédentes.

Son Roman, "Un mariage pour l'autre monde," est parfait comme peinture de mœurs d'une époque de l'histoire de France qui nous est très-familière par nos auteurs, la Régence.

Les articles qui suivent sont signés par des noms bien connus dans notre petit monde littéraire, et nous avons raison de croire que les livraisons qui se succéderont feront connaître de nouveaux collaborateurs fort estimés dans le clergé et dans la presse.

Voici le sommaire de la livraison de février :

- I.—Un mariage pour l'autre monde, (Suite) M. Masson.
- II.—Le repentir, récit d'un curé de campagne, (Poésie). Albert Delpit.
- III.—George Stephenson, Napoléon Bourassa.
- IV.—La profession d'Avocat et de Notaire en Canada. G. Doutre.
- V.—Chronique du mois. A. D. Deselles.
- VI.—Importance nationale des études scientifiques. O. S.
- VII.—Bulletin Bibliographique. L. W. Tessier.

LES FLIBUSTIERS DE SALONS.

II.

Quand un flibustier de salons a jeté son dévolu sur une jeune fille, il décrit autour d'elle une série de cercles concentriques qui le rapproche bien vite de sa proie. Comme ces grands vautours qui, avant de fondre sur le gibier qu'ils convoitent, planent un moment au-dessus, puis l'enferment dans des spirales infranchissables, notre homme cultive d'abord les connaissances et les amis de sa future conquête. Anneau par anneau, et avec une persévérance digne d'une meilleure cause, il remonte cette chaîne humaine, jusqu'à ce qu'enfin il se soit hissé assez haut pour entrer de plein pied dans le salon où trône sa Dulcinée.

Une fois là, l'affaire est bonne et les choses marchent comme sur des roulettes.

Il ne s'agit plus que d'étudier le caractère de la jeune fille et de faire subir au sien propre les modifications exigées par les circonstances.

Tout cela, d'ailleurs, est prévu par le code de la flibuste, et il ne faut ici que posséder une bonne mémoire et se bien pénétrer de son rôle.

Il est bien entendu qu'à un sujet mélancolique, porté à la rêverie, il faut opposer une figure d'outre-tombe, pâle par la poudre de riz, faiblement éclairée à la lumière mourante de deux yeux quasi-fermés, et ridée, de temps à autres, par de petits sourires tristes.

La pâleur surtout est ici de rigueur. Car—comme l'a dit Emile Souvestre—"les poètes en ont tant parlé, qu'il est désormais convenu que c'est le cachet d'une sensibilité profonde et d'une ame-type. Etre pâle est un don du ciel, un moyen de se faire une position sociale, un état comme celui de ventriloque ou d'albinos ; le tout est de tirer parti de ce présent de la nature."

Il est donc extrêmement important pour tout flibustier qui se respecte de savoir être pâle à de certaines heures. Il ne faut pas lésiner sur la poudre de riz, ni marchander avec le fard. Qui veut la fin veut les moyens ; et ce n'est pas pour l'économie d'une misérable pincée de ces précieux ingrédients que l'on voudrait s'exposer à manquer un effet ou à faire traîner un siège en longueur !.....

Mais ce sont là des détails de mise-en-scène, des escarmouches d'avant-garde sans importance. La vraie partie ne s'engage que lorsque le flibustier, après avoir bien sondé le terrain et reconnu les points faibles de l'ennemi, démasque enfin ses grosses batteries et fait marcher son corps de bataille.

C'est alors que les phrases de roman s'avancent graves et tristes ; que le soupir suit le soupir, comme la vague suit la vague ; que les yeux pratiquent une gymnastique mystérieuse ;

que les prunelles, enfer ou paradis, s'allument de flammes sinistres ou brillent d'une clarté langoureuse ; que la tête, fidèle à ses instructions, se penche mollement à droite ou à gauche, suivant le degré de mélancolie indiqué par la situation. C'est alors aussi que les compliments entrent en ligne. D'abord fusées inoffensives, ils deviennent balles, puis obus, puis mitraille et boulets ramés.

Cela dure quelques jours, quelques semaines, quelques mois même.

Il semble que le Hasard—ce dieu qui voit plus clair qu'un vain peuple ne le pense—se plaise à mettre en face l'un de l'autre les féroces combattants.

Enfin, de timides, hésitantes, voilées qu'elles étaient, les déclarations d'amour du flibustier deviennent directes et brûlantes.

Dans une scène à la Ponson du Terrail, l'habile homme se déclare brisé par une lutte épouvantable contre un sentiment qu'il n'osait avouer, sentiment implacable qui le conduira au tombeau, s'il n'est point partagé. Il dépose ses armes aux petits pieds de la triomphatrice, se soumettant d'avance à un verdict, qui sera pour lui la vie ou la mort.

En semblables circonstances, les jeunes filles ne sont point barbares. C'est là leur moindre défaut. Aussi, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, le flibustier ne reçoit pas son billet de passage pour la barque à Caron, mais bel et bien un aveu rougissant.....

Et le tour est fait.

Ce n'est pas plus malin que ça !

Si, au contraire, la fillette que poursuit le flibustier est rusée, folâtre, enjonnée ; si elle aime les rubans, la danse, le mot pour rire, le plaisir, enfin, notre homme a bientôt fait de changer de physionomie et d'allures.

La pâleur marmoréenne qui rendait si intéressante sa poudreuse figure se teint de rose ; les airs penchés font place à de coquins petits gestes ; la chansonnette frondeuse détrône la romance éplorée ; la conversation ne cherche plus à s'égarer dans les sentes ombreuses de la rêverie : elle préfère le terre-à-terre du cancan et des petites médisances. La danse, la musique, tout se ressent de la volte-face, et le flibustier qui connaît son art n'est pas le moins du monde embarrassé dans son nouveau rôle.

Si bien qu'on se dit : "Quel gai et charmant garçon !" comme on avait murmuré précédemment : "Voilà un jeune homme qui doit avoir beaucoup souffert !"

Et la pauvre enfant, objet de toutes ces démonstrations astucieuses, se laisse circonvenir de la meilleure grâce du monde et joue ainsi avec le feu dans la plus parfaite insouciance.

Mais une heure vient où un nuage de vague tristesse se répand sur son front et où son petit cœur se serre sous l'étreinte de la mélancolie.

Alors, adieu le rire aux francs éclats ! adieu les pensées limpides et roses ! adieu les joies naïves de la jeune fille que l'amour n'a pas encore effleurée de son aile ! adieu la paix et le bonheur !.....

Le flibustier est victorieux ; le flibustier est aimé !.....

III.

Balzac—dans son livre : *La Physiologie du Mariage*—a écrit de fort intéressantes et surtout fort ingénieuses choses sur l'amour dans l'état conjugal ; il a photographié, pour ainsi dire, chaque sentiment, chaque pensée, chaque mobile des époux, et il conclut par des statistiques peu encourageantes pour ceux qui espèrent le bonheur dans l'hyménée ; des centaines de philanthropes ont noirci des centaines de pages pour trouver un remède à l'abaissement graduel et constant du niveau moral de la société ; enfin, tous les écrivains de haut parage, qui se sont occupés de physiologie sociale, ont recherché les causes primordiales de la décadence des mœurs dont notre société contemporaine offre le spectacle.

Ils ont bâti des thèses magnifiques, produit des arguments irrésistibles et en sont venus à des conclusions encore plus irrésistibles.....

Le grand Balzac s'est fourvoyé, et les autres aussi.

Si notre société est corrompue, sceptique, matérialiste ; si le bonheur s'est fait mythe ; si la philanthropie et l'amitié n'existent plus qu'au Monomotapa ; si l'ivrognerie envahit la famille et engendre la désunion, la pauvreté, la haine ; si les enfants, dédaignant les occupations de leurs pères, s'enfuient du toit paternel et filent vers l'étranger ; si les esprits sont inquiets, agités, avides d'émotions et turbulents ; si, enfin le monde est sourdement travaillé par des influences fatales—socialisme, haine du riche, soif de jouissances etc.—il faut en chercher la cause ailleurs que dans la flibuste.

Je le prouve.

Je n'ai besoin, pour cela, que de faire un petit calcul à la Balzac..... celui-ci, par exemple :

Les hommes et les femmes étant créés à peu près en nombre égal—il s'en suit que, dans les vues de Dieu, chaque homme doit avoir sa femme, qui se rencontre fatalement sur son passage un jour ou l'autre.

Or, les flibustiers de salons, en accaparrant chacun l'amour d'une cinquantaine de femmes dans le cours de leur vie love-lacienne, détruisent nécessairement l'équilibre. Les lésés, à leurs tour, cherchent à se refaire aux dépens d'autrui et ne manquent pas de heurter, là où ils dirigent leurs vues, des intérêts contraires, des sympathies et des sentiments légitimes. Il s'en suit une succession de chocs, un culbutis de passions, un véritable ressac de petites ambitions désorientées et aigries.

Tout cela se mesure du regard, se défie, se combat, se déchire, tant et si bien que l'on finit par se haïr cordialement et par voir dans chaque figure d'homme un ennemi.

J'ai lu que dans certains endroits des Alpes et des Pyrénées, il suffit de la plus insignifiante cause, du plus léger ébranlement de l'air, pour amener des avalanches effroyables : une petite pierre, partie du sommet et roulant sur le flanc de la montagne, précipitera dans les abîmes d'énormes masses de neige, qu'un miracle retenait aux aspérités.

Eh bien ! dans notre société, cette cause infime, ce caillou qui ne vaut pas même un regard, c'est le flibustier. Il donne le branle aux dissensions, il détruit l'équilibre entre les hommes et les femmes, allume le brandon de la haine et excite à la vengeance.

Il y aurait ici à enregistrer bien d'autres conséquences qui résultent de l'influence malsaine du flibustier dans la société ; mais le cadre restreint dans lequel ma plume prend ses ébats ne me permet point d'exhumer ces horreurs-là.

Je ne puis cependant résister au désir de m'arrêter à l'une

d'elles, tant à cause de son importance capitale, que parce qu'elle est une source de méprises pour un grand nombre de jeunes gens à marier.

Voici.

On se plaint généralement—avec raison—de la coquetterie de plus en plus astucieuse de nos jeunes filles. Non contentes de faire ressortir les charmes que leur a données la nature, elles ont recours au postiche, et il n'est pas d'artifice qu'elles n'emploient pour mettre en évidence le moindre de leurs attraits. Bon gré mal gré, elles veulent se dessiner en relief.

Peut-être bien est-ce pour ne pas faire mentir ce bon La Bruyère, qui a dit : "Une femme coquette se soucie peu d'être aimée ; il lui suffit d'être trouvée aimable et de passer pour belle !"

Pourtant, je ne crois pas. Les dix-neuf vingtièmes des demoiselles dont je parle ne connaissent la *bruyère* que pour l'avoir foulée de leurs bottines satinées, dans les excursions qu'elles ont faites à la campagne. Pour ce qui est du savant moraliste, c'est un vieux grognard démodé, que l'on ne tient pas à rencontrer en son chemin et que l'on évite le plus possible.

Il n'importe. Pour une cause ou pour une autre, les jeunes filles de nos jours sont coquettes et déploient une grandissime habileté dans la confection de ces bouquets d'adulateurs dont elles jonchent, en badinant fort spirituellement, le chemin qui mène à leur cœur.

Avec des adversaires aussi maldrés, les pauvres diables d'amoureux qui ne sont pas initiés aux mille petits secrets de l'art de se faire aimer, sont sûrs de rester en route et de ne jamais arriver à bon port—du moins tant que l'âge de mademoiselle ne l'avertira pas qu'il est temps de redouter le bonnet de Ste. Catherine.

En face d'une pareille conjoncture—cela se conçoit—il n'y a plus à coquetter, ni à tâtonner. La belle inhumaine qui, jusqu'à cette fatale échéance, n'a vu dans son persévérant et sincère adorateur qu'un ennuyeux bâton dans les roues de son char doré, met sur ses yeux les lunettes de la réflexion et daigne examiner l'homme qui veut se marier avec elle.

Elle recueille péniblement les débris de son cœur, semés un peu partout, recompose tant bien que mal cet organe délabré, verse une larme de regret sur les plaisirs évanouis de sa jeunesse et, enfin..... consent à échanger, contre l'ardent et profond sentiment du jeune homme, le peu d'amour flétri qui lui reste.

Et l'on se marie !

Oui, c'est ainsi que les choses se passent le plus souvent, et j'éprouve—il faut l'avouer—une certaine tristesse à constater ce machiavélisme féminin.

Maintenant, comme il n'y a pas d'effet sans cause, à qui faut-il s'en prendre et jusqu'où faut-il remonter pour trouver la raison de ce dévergondage ?

C'est madame Gottio—une femme entendue en pareille matière—qui va répondre. "Les femmes, dit-elle, doivent aux hommes leurs travers, leurs défauts et leur coquetterie même."

Vous avez parfaitement raison, madame. Si certains hommes ne méritaient pas le titre de flibustiers de salons, et si, pour exercer cet état, ils ne flattaient et ne gâtaient outre mesure les femmes ; si, par leur inconstance et leur papillonnage systématiques, ils ne leur enlevaient cette foi naïve en l'amour, qui protège le cœur contre les tentations du flirtage ; si, pour tout dire, ils ne forçaient les jeunes filles à s'armer de toutes pièces pour être en mesure de repousser les traîtresses attaques qu'ils dirigent sans cesse contre leur inexpérience et leur bonne foi,—eh bien ! la coquetterie féminine, au lieu d'être une plaie envahissante, ne serait plus qu'un mot bien innocent ?

Tant et si bien, qu'il faudrait retourner ces vers de Lamothé :

"C'est providence de l'amour
Que coquette trouve un volage."

Le jour où les jeunes filles s'apercevront que le *nec plus ultra* de l'amabilité masculine n'est pas de savoir se mettre la bouche en cœur pour chanter la romance ; où elles reconnaîtront que les habiletés des beaux diseurs ne les conduisent à rien de bon ; où elles constateront que leurs complaisances servent de marchepied à la plus sottise et à la plus ridicule des vanités,—ce jour-là, les flibustiers de salons verront pâlir leur étoile et iront s'éteindre dans l'insignifiance, d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.

LE BIEN ET LE MAL QU'ON A DIT DES FEMMES.

Causerie lue à l'Institut-Canadien-Français d'Ottawa, le 25 février, 1874, par M. Emm. B. de St. Aubin.

M. LE PRÉSIDENT,

Mesdames et Messieurs,

J'étais en soirée dans une bonne famille canadienne-française. Des jeunes femmes et des jeunes filles, à l'abord attrayant, à la parole vive et enjouée, des jeunes gens mariés, s'efforçant de montrer qu'ils avaient su être galants, des jeunes gens célibataires, aimables naturellement, puisque l'amabilité est une grâce et une obligation de leur état ; enfin, pour former contraste, des vieillards de trente-cinq à cinquante ans, comme moi, gens désillusionnés, qui faisaient néanmoins bonne contenance, mais cela par pure politesse : telle était cette réunion. Elle était présidée par le maître et la maîtresse de la maison, deux patriarches dont les âges réunis formaient plus d'un siècle, mais qui savent encore s'amuser et surtout amuser leur monde.

Non loin de moi, et chacun encadré dans l'embrasure d'une fenêtre, deux jeunes couples conjuguaient le verbe *aimer*. Vous savez tous ce verbe que Vaugelas, Lhomond et, à leur suite, presque tous les grammairiens de nos jours, donnent comme modèle des verbes de la première conjugaison. Dans les grammaires, la conjugaison de ce verbe n'offre rien de bien attrayant. Mais les amoureux ont une façon toute particulière, je dirai même une façon poétique de le conjuguer. Ils l'examinent dans tous ses moûts, excepté toutefois le *Conditionnel*. Voici comment ils conjuguent *L'Infinif présent* : — MONSIEUR : — "Il a fait un temps superbe aujourd'hui et j'ai été bien heureux de vous rencontrer." Dans la bouche de Monsieur, ce verbe veut dire : *j'aime*. — MADAMECELLE (répond) : — "N'as-tu pas réellement fait une promenade charmante."